



Chapitre 2 : Le Sanctuaire de Verre

Par Hela

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

La pluie ne s'était pas calmée. Elle s'était muée en une brume glaciale qui enveloppait les crêtes de Manhattan et noyait les néons publicitaires dans un halo flou et fantomatique. Kara fendait ce rideau d'eau d'un pas qui ne souffrait aucune hésitation. Elle avait abandonné son manteau de cuir, trop marqué par l'odeur du fer et du sel des bois, pour une veste de tailleur noire. Le tissu, un mélange de soie et de fibres techniques, épousait sa carrure, offrant la souplesse nécessaire à un déploiement mortel sous une élégance de façade. Sous son bras, son katana reposait dans un étui en polymère brossé, si sobre que n'importe quel civil y aurait vu le sac d'une escrimeuse olympique égarée dans la nuit. Lorsqu'elle franchit le seuil, l'atmosphère de la rue s'évapora instantanément. Elle sentit les regards glisser sur elle depuis les alcôves d'ombre du hall, des yeux de prédateurs, de veilleurs et de parias qui s'ouvraient sur son passage. Dans ce microcosme où la violence est une étiquette, on n'oubliait pas un visage comme celui de Kara. Elle était la « Petite Russe » de Bratislava, une légende urbaine gravée dans les registres du Continental, la lame que même Viggo Tarasov n'invoquait qu'en dernier recours, avec la crainte de ne jamais pouvoir la rengainer. Les doubles portes s'ouvrirent silencieusement, saturé par les effluves familiers de cire d'abeille, de vieux cuir et cette note métallique, presque imperceptible, de poudre à canon qui imprégnait les murs. Charon, le concierge à la prestance de marbre, leva lentement les yeux de son registre en laiton. Un léger sourcil se haussa derrière ses lunettes sans monture, seul vestige de surprise que cet homme se soit jamais autorisé en trois décennies de service.

« Mademoiselle Vostov. Quel plaisir inattendu. Nous ne vous avons pas vue depuis... l'incident de Prague. »

« Les temps changent, Charon. Les fantômes finissent toujours par avoir froid dehors », répondit-elle d'une voix dont la douceur masquait un tranchant d'acier.

Elle s'appuya contre le comptoir en acajou, ses doigts gantés de soie effleurant le bois verni avec une lenteur calculée. Elle laissa le silence s'installer, savourant le retour dans ce monde de règles et de sang.

« Est-il déjà là ? » ajouta-t-elle enfin, sans avoir besoin de nommer l'homme dont le nom brûlait déjà toutes les lèvres du milieu.

« Monsieur Wick est au bar », répondit Charon, sa voix basse et mélodieuse comme un glas. « Il semble... particulièrement préoccupé. »

Kara hocha la tête et se dirigea vers le lounge. Le cliquetis de ses bottes sur le marbre

damassé résonnait dans l'immense pièce comme le décompte d'une horloge à retardement. Elle le vit avant qu'il ne la voie. John était assis à l'extrémité du comptoir, isolé sous une lumière tamisée qui accentuait les traits tirés et les ombres de son visage. Sa chemise blanche, déboutonnée au col, portait les stigmates de sa chute. Des taches de sang séché et de poussière de béton. Il ne bougeait pas. Elle s'approcha sans un bruit, sa silhouette se fondant dans les boiseries sombres, et s'installa sur le tabouret adjacent. Elle ne le regarda pas tout de suite. Addy, la barmaid dont le regard en disait long sur les secrets enfouis de New York, fit glisser une vodka pure devant elle dans un silence professionnel.

« Tu n'as pas perdu tes bonnes habitudes, *Janík* », dit Kara doucement, sa voix coupant le murmure du jazz qui flottait dans l'air. « Tu bois toujours pour oublier que tu es encore en vie. »

John ne sursauta pas. Il ne tourna même pas la tête, mais elle vit ses phalanges blanchir sur le cristal de son verre de bourbon. Le silence entre eux s'étira, lourd de cinq ans de non-dits, de milliers de kilomètres de distance et d'une promesse brisée.

« Tu n'aurais pas dû venir, Kara », gronda-t-il enfin.

Sa voix n'était qu'un râle.

« Je ne suis pas venue pour toi, John. Je suis venue pour moi. J'ai toujours détesté les travaux inachevés. »

Il tourna enfin le regard vers elle. Ses yeux n'étaient plus que deux puits de fatigue immense, bordés par une rage noire qui menaçait de déborder à la moindre étincelle. Il scruta chaque millimètre de son visage, s'attardant sur la fine cicatrice qui courait le long de sa mâchoire, le vestige d'une nuit blanche à Budapest où ils avaient failli ne jamais voir l'aube ensemble.

« C'était toi, sur la route. Les six hommes de Viggo. »

« Ils étaient sur mon chemin. Et leur politesse laissait à désirer », répondit-elle avant de vider son verre d'un trait.

La brûlure de l'alcool fit écho à celle, bien plus vive, qui lui dévorait la poitrine en le voyant ainsi, réduit à l'état de spectre. Kara sentait l'urgence de la situation saturer l'air. Elle voulait lui hurler qu'elle l'avait prévenu, que leur monde ne laissait jamais ses rois abdiquer en paix. Elle voulait poser sa main sur la sienne pour calmer ses tremblements imperceptibles. Au lieu de cela, elle sortit une pièce d'or de sa poche et la fit tinter sur le comptoir. Le son, pur et froid, sembla réveiller le bar.

« Winston va tolérer notre présence pour la nuit, par respect pour ce que nous étions. Mais demain, Manhattan deviendra un abattoir. »

« Je n'ai pas besoin d'aide », gronda-t-il, ses yeux se fixant à nouveau sur son bourbon avec une obstination suicidaire.



« Tu n'as pas besoin d'aide pour mourir, John, je le sais. Mais pour massacrer les Tarasov et rester debout au milieu des ruines ? Là, tu as besoin d'acier. »

Elle fit glisser son sac de transport vers lui sur le marbre du bar, entrouvrant la fermeture éclair d'un centimètre pour laisser la lumière ambrée jouer sur la poignée tressée en peau de raie de son katana.

« Tu te souviens de ce qu'on disait dans les sous-sols de Russie ? Le plomb trace la route, mais c'est l'acier qui termine le voyage. »

John fixa la poignée de l'arme, puis ses yeux remontèrent vers ceux de Kara. Pour la première fois depuis la mort de son chien, une étincelle de reconnaissance, un respect mutuel et une affection féroce refoulée passèrent dans son regard. Le masque du tueur s'effritait.

« Vostov... Si tu restes, il n'y aura plus de retour possible. Pas de retraite. On ne ressortira pas de cette ville. »

« Helen était ta paix, pas la mienne. Pour moi, ces cinq années n'étaient qu'un entracte. Le rideau se lève à nouveau, c'est tout. »

Elle se leva d'un mouvement fluide, réajustant sa veste de tailleur d'un geste sec. Elle dominait John de toute sa résolution, sa silhouette se découpant comme une lame prête à frapper.

« On se voit à l'aube, *Janík*. Ne sois pas en retard pour ton propre massacre. »

Elle s'éloigna sans se retourner, le bruit de ses pas s'estompant dans le velours du lounge, laissant John seul avec l'écho de ses mots et le poids d'une alliance qu'il n'avait jamais demandée, mais qui était désormais le seul rempart entre lui et le néant.

Le bureau de Winston était un lieu où le temps semblait s'être figé sous une cloche de cristal. Perché aux derniers étages du Continental, ce sanctuaire de cuir patiné par les décennies et de chêne sombre exhalait une odeur complexe. Un mélange de tabac de luxe, de cire ancienne et d'histoire interdite. Des bibliothèques monumentales, croulant sous des manuscrits millénaires et des registres reliés de peau, encadraient la pièce comme les gardiens d'un savoir dangereux. Derrière son immense bureau d'acajou, Winston restait immobile. D'une élégance impériale dans son costume trois-pièces gris perle, il faisait tourner lentement son verre, observant le ballet des millions de lumières de Manhattan à travers la baie vitrée. Le cognac, un nectar ambré vieux de cinquante ans, captait les reflets de la ville qui défilait derrière le verre comme une pluie d'or sur un empire de béton. Lorsqu'on frappa à la porte, trois coups secs, espacés avec précision, il ne se retourna pas. Il ne quitta pas des yeux l'horizon électrique. Il savait exactement qui venait de franchir le seuil à la simple cadence des pas. Une démarche féline, presque aérienne, ponctuée par le frottement métallique, presque imperceptible, du fourreau contre le tissu de son tailleur.

« Kara Vostov », commença Winston d'une voix traînante, dont l'autorité naturelle semblait saturer l'air. « Je me demandais combien de temps il te faudrait pour gravir ces marches après avoir transformé une route de banlieue en abattoir moderne. »

Kara entra dans la pièce, laissant la lourde porte de chêne se refermer derrière elle dans un déclic étouffé qui scella l'intimité du lieu. Elle ne s'assit pas. Elle resta plantée au centre d'un tapis persan aux motifs complexes, une silhouette d'ébène et d'acier dont l'ombre s'étirait sur le parquet ciré. Son étui à katana, noir mat, était posé contre sa cuisse avec une familiarité effrayante, comme une extension naturelle de son propre corps.

« Winston. Je vois que tu n'as pas changé », lança-t-elle, son accent slave roulant doucement sur les voyelles, brisant le silence solennel. « Toujours à compter les points depuis ton perchoir. »

« Quelqu'un doit bien veiller à ce que les règles ne s'évaporent pas dès que quelqu'un a une mauvaise journée », répondit-il en faisant pivoter son fauteuil avec une lenteur calculée.

Il posa son regard sur elle. Ses yeux gris, acérés comme des scalpels, scrutèrent la jeune femme. À vingt-huit ans, Kara portait sur son visage la dureté d'une vie passée dans les marges du monde. Il y avait une fatigue noble dans ses traits, la marque de ceux qui ont trop tué.

« Tu as disparu pendant cinq ans, Kara. Les rumeurs te disaient en retraite en Serbie, ou morte dans une ruelle anonyme de Moscou. Et pourtant, te voilà, protégeant l'homme qui a causé ton exil. »

Kara soutint ce regard sans ciller. Sa fierté était une armure plus impénétrable que le kevlar. Elle laissa passer un long silence avant de répondre, un silence où l'on n'entendait que le lointain bourdonnement de la ville.

« John est en danger, Winston. Et quand John est en danger, le monde entier devrait trembler. Je suis juste là pour m'assurer que les bonnes personnes tremblent en premier. »

Winston soupira, un son lourd d'une lassitude séculaire, et posa son verre sur le sous-main en cuir. Il se leva, sa silhouette s'interposant entre elle et la vue de New York.

« Viggo a mis un contrat "Open" sur lui. À cette heure précise, un murmure circule parmi les invités de cet hôtel, une onde de choc. Ils savent que tu es là. Ils savent que tu es son bouclier. Si tu l'aides en dehors de ces murs, tu seras frappée d'excommunication avec lui. »

Il fit un pas vers elle, réduisant l'espace pour mieux sonder son âme.

« Est-ce que tu es vraiment prête à jeter ta vie pour un homme qui porte encore le deuil d'une autre ? »

Le silence qui suivit fut tranchant. Kara ressentit cette pointe de douleur familière au creux de l'estomac, ce vieux regret qu'elle croyait avoir étouffé sous les neiges de l'Est. Mais son visage

resta neutre. Seule sa main, gantée de soie, se posa avec une douceur presque rituelle sur la poignée tressée de *Sestra*.

« Ma vie n'a de valeur que par l'acier que je porte, Winston. John m'a appris à survivre quand j'étais une gamine perdue dans les bas-fonds de Saint-Pétersbourg. Il m'a appris le code, le respect, et la précision du geste. S'il doit brûler New York pour les restes de son bonheur, je serai l'essence sur ses allumettes. »

Winston esquissa un sourire triste, presque paternel. Il y avait dans cette loyauté brute quelque chose de tragique qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer.

« Très bien. Mais souviens-toi de notre loi fondamentale. Aucune affaire ne doit être menée sur le terrain du Continental. Si une seule goutte de sang coule dans mes couloirs, je serai forcé de prendre des mesures. Même contre toi, ma chère. »

« Je connais les règles, Winston. Je ne frappe que si on me frappe en premier. »

Elle fit demi-tour, ses bottes ne produisant qu'un murmure sur le tapis. Mais alors que sa main atteignait déjà la poignée de cuivre de la porte, la voix de Winston s'éleva, plus basse, plus pressante.

« Une dernière chose, Kara. Viggo a engagé Ms. Perkins. Elle est déjà dans l'immeuble. Elle n'a que faire des règles quand le prix est assez élevé. Surveille tes arrières... et ceux de Jonathan. »

Kara s'arrêta. Elle tourna légèrement la tête, juste assez pour que Winston voie l'éclat de défi brillant dans ses yeux sombres, une lueur de prédateur qui vient de repérer un rival sur son territoire.

« Perkins aime les dagues et les cordes de piano », dit-elle avec un calme glacial. « Elle va découvrir ce que ça fait d'affronter une lame qui ne rate jamais sa cible. »

Elle quitta le bureau, s'enfonçant dans le luxe feutré des couloirs. En descendant vers les étages des chambres, l'air semblait s'être chargé d'électricité. Les dorures et le marbre ne parvenaient plus à masquer la menace imminente. Kara ajusta d'un geste sec la sangle de son katana. Son esprit, froid et analytique, s'était déjà mis au travail. Elle calculait les angles morts de l'ascenseur, la trajectoire des caméras, la tension dans les muscles de chaque garde croisé. Elle n'était plus simplement une invitée de marque. Elle était une sentinelle, un fantôme de l'Est veillant sur un mort-vivant. Et ce soir, le sanctuaire de verre allait apprendre que certaines lames sont faites d'un métal que rien ne peut entamer.

Il était deux heures du matin. Le silence régnait dans les couloirs, tapissés d'un velours cramoisi si sombre qu'il absorbait la lumière. Kara ne dormait pas. Pour elle, le sommeil était devenu une terre étrangère depuis son retour sur le sol new-yorkais. Elle était accroupie sur le

rebord de pierre de sa fenêtre, une silhouette d'ébène découpée contre l'éclat électrique et lointain de l'Empire State Building. Son katana, *Sestra*, reposait en travers de ses genoux. Ses mains, immobiles, percevaient la tiédeur du bois sombre du fourreau, un contraste frappant avec la fraîcheur de l'air nocturne. Soudain, le silence mourut. Ce fut un son minuscule, une vibration plus qu'un bruit. Un clic métallique, sec et précis. Ce n'était pas le craquement d'une vieille bâtisse, ni le tour de clé d'un client tardif. C'était le frottement du métal sur le métal. Un silencieux que l'on visse avec minutie. Kara se coula hors de sa chambre. Elle devint un souffle indétectable glissant le long des boiseries. À l'autre bout du couloir, sous la lueur maladroite d'une applique en laiton, elle aperçut Ms. Perkins. La tueuse avançait avec une décontraction que Kara jugea insultante, un mépris affiché pour le caractère sacré du lieu. Sa combinaison de cuir tactique, d'un noir d'ébène, captait les reflets blafards des appliques en laiton, luisant comme la peau tannée d'un reptile venimeux à chaque pas feutré sur la moquette. Dans un geste d'une lenteur provocatrice, Perkins leva son arme de poing, son pouce caressant la glissière froide. Elle s'apprêtait à presser la détente, à profaner le seul sanctuaire inviolable que leur monde de sang ait jamais érigé. Kara n'attendit pas que le perceur soit armé. Elle ne gaspilla pas d'air en sommations inutiles. Son esprit calcula la trajectoire en une fraction de seconde, une géométrie de la violence pure. Elle enfonça ses bottes dans le tapis, fléchit légèrement les genoux et utilisa son bassin comme un pivot central, accumulant une énergie cinétique colossale. D'un mouvement sec, rotatoire, elle projeta son fourreau vide. L'objet en bois laqué fendit l'air stagnant du couloir dans un sifflement strident, une faux invisible filant vers sa cible. L'impact fut net, écœurant. Le fourreau percuta le poignet de Perkins avec le son mat et sourd d'un pilon de mortier s'écrasant sur un os qui proteste. Kara sentit la vibration de l'impact remonter jusque dans son propre bras. Le pistolet échappa aux doigts soudain inertes de Perkins. L'arme décrivit une parabole paresseuse dans l'air, le métal brillant sous les néons, une éternité de chute libre avant d'aller percuter un vase Ming inestimable posé sur une console en acajou. Le crash fut apocalyptique dans ce silence religieux. La porcelaine explosa en une constellation de fragments bleus et blancs. Pour Kara, le temps sembla se figer. Elle vit chaque éclat de céramique se détacher, flotter un instant en apesanteur avant d'entamer sa lente descente vers le sol, comme une pluie de larmes glacées sur la moquette cramoisie.

« Pas ce soir, Perkins », souffla Kara en émergeant de l'ombre, la lame de son katana déjà nue, captant un éclat bleuâtre qui semblait émaner de l'acier lui-même.

Perkins se retourna dans un mouvement fluide, un sourire carnassier fendait son visage. Sans un mot, elle fit jaillir deux dagues de combat de ses bottes. Elle les fit tourner, les lames dessinant des cercles d'argent autour de ses poignets.

« Vostov. La petite protégée est sortie de son trou », railla-t-elle, sa voix suave vibrant d'une excitation presque sexuelle. « Winston va te bannir pour avoir dégainé ici. »

« Winston me remerciera de protéger l'intégrité de ses tapis contre ton sang de traîtresse. »

Le combat s'engagea dans le couloir étroit. C'était une joute d'espaces et de millimètres. Elle para une première estocade visant son visage, le métal des dagues glissant sur son acier avec un cri aigu. Elle utilisa l'élan pour faire pivoter son sabre et frapper Perkins avec le plat de la lame, juste sous les côtes. Le choc envoya une onde de vibration à travers la carlingue de la

tueuse, un craquement sourd qui fit vibrer les cadres au mur. Perkins était une furie, une créature de réflexes et de venin, mais Kara était habitée par une rage froide, une discipline forgée sous les ciels de plomb de Russie. Elle esqua une fente circulaire d'un simple mouvement de buste, saisit le poignet de Perkins au vol et utilisa la garde massive de *Sestra* pour lui percuter la tempe. La tueuse chancela, son regard se voilant un instant. Kara enchaîna sans laisser le temps à l'air de revenir dans les poumons de son adversaire : une projection de *Sambo*, une torsion de hanche pure, envoya Perkins percuter le mur de marbre. L'impact fut tel que les appliques en laiton oscillèrent. C'est à cet instant précis que la porte de John s'ouvrit avec une violence sourde. Il apparut sur le seuil, le visage marqué par l'épuisement, ses yeux encore chargés des brumes d'un repos volé. Son pistolet était braqué, le doigt sur la détente, son corps déjà en mode survie. Il vit Kara, les cheveux en bataille, sa lame pointée à un souffle de la carotide de Perkins qui haletait au sol.

« Elle a essayé de te tuer, John. Dans ton sommeil », dit Kara sans ciller, sa pointe de sabre suivant l'infime pulsation de la gorge de sa proie.

John fixa Perkins, une lueur de mépris passant sur son visage, puis ses yeux rencontrèrent ceux de Kara. Le couloir sembla se contracter autour d'eux. Il y avait dans ce regard un mélange de dette ancienne, de protection farouche et de cette solitude partagée qui les liait plus sûrement qu'un serment.

« Va-t'en, Perkins », gronda John, sa voix comme une pierre que l'on traîne sur du gravier. « Avant que je ne décide que les règles de Winston ne s'appliquent plus à moi non plus. »

Perkins ramassa ses dagues avec la hâte d'un animal débusqué et s'évanouit dans les escaliers de secours, consciente que contre ces deux-là, le prix du contrat n'en valait plus le risque. Le silence retomba, mais il était désormais chargé de l'odeur du cuir et de l'adrénaline. Kara rangea son katana d'un geste sec, le *clic* final résonnant comme un point final. Elle s'approcha de John, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émaner de sa peau et l'odeur de la poudre qui imprégnait ses vêtements.

« Tu es devenu lent, *Janík* », murmura-t-elle, son accent slave adoucissant ses paroles mais pas son reproche. « À l'époque, tu l'aurais sentie respirer à l'étage du dessous. »

« J'ai eu une longue semaine, Kara. »

« Ça ne fait que commencer. Demain, on va chez Viggo. Ensemble. »

John ne répondit pas tout de suite. Il scruta son visage, y cherchant peut-être la trace de l'innocence qu'il avait tenté de préserver jadis. Puis, il posa sa main lourde et calleuse sur l'épaule de Kara. Ce n'était pas une caresse, mais un pacte de sang scellé dans la pénombre d'un couloir de marbre.

« À demain, Kara. »

Elle le regarda refermer sa porte. Elle savait qu'en restant là, elle brûlait ses derniers liens avec



le monde civilisé. Mais alors qu'elle ajustait la sangle de *Sestra* dans son dos, elle ne ressentit aucune peur. La guerre était là, et l'acier de l'Est était enfin prêt à chanter pour l'homme qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, par-delà les morts et les silences.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés*